



JUILLET 2017 / No XXVI

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

Sainte Gertrude et le Sacré-Coeur de Jésus



Ses révélations et sa mission

2



2



Sainte Gertrude et le Sacré-Cœur de Jésus



CHAPITRE XVI

Preuves de la mission de Gertrude. Le don des prophéties et des miracles.

Les religieuses d' Helfta avaient compris combien était grande cette mission de Gertrude. Aussi ont-elles consigné avec soin tous les témoignages capables de nous inspirer confiance en la grande amie du Sacré-Cœur.

« Grâces soient rendues au Seigneur Dieu, dispensateur de tous les biens, par tout ce que le ciel renferme dans son immensité, la terre dans sa plénitude, l'abîme dans ses profondeurs ! Que tous lui chantent cette louange éternelle, immense, immuable, qui procède de l'amour incréé et obtient en lui son plein et dernier effet ! Elle lui est due pour cette bonté intarissable qui lui a fait jeter ses regards sur une âme qui l'attirait par les dons mêmes reçus de sa bonté. » I, 2.

L'Écriture a exprimé cette maxime « qu'il suffit de la parole de deux ou trois témoins pour confirmer toute assertion » ; or, nous avons ici plusieurs témoins qui prouveront que le Seigneur a choisi Gertrude pour notifier par elle les secrets de son amour.

I

LE DON DE PROPHÉTIE

Le premier et principal témoin sera Dieu lui-même, car il a attesté maintes fois la vérité de ce qu'elle avait prédit, confirmé extérieurement ce qu'elle avait connu dans le secret, fait sentir à plusieurs l'effet de ses prières, et, par ses mérites, délivré des tentations ceux qui l'en avaient supplié avec un cœur humble et contrit.

Dieu donna à son épouse le don de prophétie.

« Le seigneur Rodolphe, roi des Romains, était mort, et Gertrude priait avec les autres pour l'élection de son successeur. Le jour même, à l'heure où cette élection avait lieu dans une autre contrée, elle révéla à la mère du monastère qu'elle était faite. De plus elle ajouta que le roi élu en ce jour périrait de la main de son successeur, ce qui a été confirmé par l'événement.

« De même, notre monastère était menacé par un méchant ; le péril était devenu imminent, au point de paraître inévitable. Après avoir fini sa prière, elle annonça à la mère du monastère que, grâce à Dieu, ce péril était passé : or, en ce moment, notre procureur survint et dit que ce malfaiteur venait

d'être condamné par la sentence des juges ; c'était ce qu'elle avait secrètement connu par une révélation divine.

« C'est pourquoi l'abbesse, avec les personnes qui apprirent cette bonne nouvelle, en rendit grâces au Seigneur dans de grands sentiments de joie. »

Une personne, depuis longtemps fatiguée de tentations, fut avertie en songe de se recommander à ses prières. Elle le fit avec confiance et eut aussitôt la joie de se sentir délivrée par ses mérites et ses prières.

Voici encore une chose que j'ai trouvée digne d'être rapportée. Une personne qui devait communier avait été, quelques jours auparavant, par suite d'une obsession, affligée durant la messe de diverses pensées ; elle était sur le point de consentir à la délectation, ce qui l'inquiétait beaucoup, car, l'esprit ainsi occupé, elle n'osait pas du tout s'approcher de la communion. Enfin, par une inspiration qui lui vint de Dieu, on peut le croire, elle saisit à la dérobée un misérable lambeau d'étoffe, que l'élue de Dieu avait arraché de sa chaussure et jeté de côté ; elle le mit avec confiance sur son cœur et pria le Seigneur. Elle lui rappela l'amour qui l'avait fait détacher de toute affection humaine et choisir, pour y résider seul, le cœur de sa bien-aimée, et le remplir des dons spirituels ; elle le pria de vouloir bien, par ses mérites, la délivrer miséricordieusement elle-même de sa tentation. Chose admirable et bien digne de notre profond respect ! à peine avait-elle appliqué ce lambeau sur son cœur, avec ces sentiments de confiance, que toute tentation charnelle, et humaine lui fut enlevée et qu'elle n'en éprouva plus jamais de semblable.

Un fait de cette nature n'a rien de bien extraordinaire, puisque le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et en fera même de plus grandes. » (JEAN, XIV, 12.)

Ainsi le Seigneur, qui daigna autrefois, par l'attouchement de la frange de son vêtement, guérir l'hémorroïsse, a pu tout aussi bien, lorsque dans sa bonté il l'a voulu, délivrer du péril de la tentation, par les mérites de son élue, une âme pour laquelle il a daigné mourir. I, 2.

II LE DON DES MIRACLES

Gertrude avait aussi le don des miracles.

En mars, le froid était très rigoureux ; il menaçait de faire périr les hommes aussi bien que les animaux. Elle entendait dire qu'il n'y aurait pas de récoltes cette année-là, car, à tenir compte de la lune, le froid durerait encore longtemps. Un jour donc, à la messe où elle devait communier, elle pria dévotement le Seigneur pour cette affaire et pour d'autres encore.

Sa prière finie, elle reçut du Seigneur cette réponse : « N'en doute pas un instant, toutes tes demandes sont exaucées. » Elle reprit : « Seigneur, si je ne dois pas en douter, et il est juste alors que je vous en rende grâces,

donnez-m'en la preuve en faisant cesser ce froid rigoureux. » Cela dit, elle ne s'en occupa pas davantage ; mais, la messe terminée, elle sortit du chœur et trouva, en s'en retournant, le chemin tout couvert d'eau qui provenait de la glace et de la neige fondant de toutes parts. Tous ceux qui virent un changement si subit, s'étonnaient et se demandaient quelle en pouvait être la cause. Mais comme on ignorait que l'élue de Dieu l'eût obtenu par ses prières, chacun répétait que ce temps, hélas il ne durerait pas, parce que le dégel n'avait pas eu un cours régulier. Cependant, on vit tous les signes joyeux du printemps commencer et il continua sans interruption son cours.

Une autre fois, au temps de la moisson, les pluies étaient continuelles, et tous, par crainte de voir périr les grains et les autres fruits de la terre, redoublaient leurs prières. Gertrude, priant elle-même un jour avec les autres, insista auprès du Seigneur pour l'apaiser ; sa prière fut si efficace qu'elle obtint de Dieu l'assurance formelle qu'il accorderait, à cause d'elle, un temps plus favorable. Il tint sa promesse. Le jour même, en effet, malgré de gros nuages qui couvraient encore le ciel, le soleil parut et répandit partout l'éclat de ses chauds rayons. Le soir, après souper, la communauté entra dans la cour pour un travail. Le soleil brillait encore, mais des nuages, gros de pluie, restaient suspendus dans l'air. Alors j'entendis moi-même Gertrude dire au Seigneur, avec un profond gémissement : « O Seigneur Dieu de l'univers, je ne veux pas que vous obéissiez, comme si vous étiez contraint, à mon indigne volonté ; mais si votre infinie bonté veut uniquement pour moi, contre les décrets de votre justice, empêcher cette pluie de tomber, je vous en prie, laissez son cours à votre justice et que votre volonté s'accomplisse tout à son aise. » Chose étonnante ! elle n'avait pas encore fini, qu'un éclair partit, suivi du tonnerre, et des gouttes de pluie commencèrent à tomber avec impétuosité. Alors toute stupéfaite, elle dit au Seigneur : « Que votre bonté retarde encore, Dieu très clément, s'il lui plait, jusqu'à ce que nous ayons achevé le travail enjoint par l'obéissance. » A cette demande, le Seigneur, plein de bonté, retarda aussitôt l'orage jusqu'à ce que la communauté eût fini le travail commandé. Mais aussitôt après, quand les sœurs étaient encore sur le seuil de la porte, une pluie impétueuse, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, s'abattit avec une telle force que les sœurs attardées dans la cour en furent toutes trempées.

Dans d'autres rencontres, elle obtenait l'assistance divine miraculeusement, pour ainsi dire, sans prière et comme si sa parole eut été une plaisanterie. Si, par exemple, elle travaillait assise sur une jonchée et que son poinçon, son aiguille ou quelque menu objet impossible à retrouver dans un tas de paille, vint à lui échapper des mains, elle disait de manière à être entendue de tous : « Seigneur, toutes les peines que je mettrais à chercher cet objet seraient inutiles ; faites-le-moi donc retrouver vous-même. » Puis, sans même regarder, elle avançait la main et reprenait aussitôt au milieu de la paille ce qu'elle avait perdu, comme si elle l'eût vu nettement sur un pavé tout uni.

Telle était sa manière d'agir, dans les grandes circonstances et dans les moindres, toujours appelant à soi le Bien-Aimé qui régnait sur son âme, et toujours trouvant en lui l'auxiliaire le plus fidèle et le plus complaisant. 1,13.

CHAPITRE XVII

Deuxième preuve de la mission de Gertrude : le témoignage de ses contemporains.

Un autre témoignage capable d'établir la vérité, ce sont les dépositions distinctes et uniformes que des religieuses de son monastère exprimaient toutes comme d'une seule voix ; elles attestaient que dans tout ce qu'une divine révélation leur avait fait connaître à son sujet ; soit qu'elles eussent prié pour la correction de ses défauts ou pour son avancement, tout leur avait fait comprendre qu'elle était favorisée d'une manière spéciale de grâces vraiment extraordinaires.

Gertrude, dans son humilité, se croyait indigne des dons de Dieu. Pour prévenir toute illusion, elle aimait à consulter des âmes saintes et favorisées aussi de communications avec Notre-Seigneur. Ces personnes, instruites par la divine bonté, affirmaient qu'elle était comblée par le Seigneur, non seulement des grâces sur lesquelles Gertrude les consultait, mais encore d'autres infiniment plus sublimes.

Une personne qui avait une grande expérience dans les révélations divines, attirée par l'odeur de sa bonne renommée, vint au monastère. « C'est de toutes la plus fidèle, lui fut-il dit, c'est une véritable élue !... J'ai opéré de grandes choses en sa compagne (Mechtilde), mais j'en opère de beaucoup plus grandes et j'en opérerai encore de très grandes en Gertrude. » I, 3.

Une autre personne priait pour elle, et réfléchissait aux preuves de l'affectueuse tendresse que le Seigneur lui témoignait ; dans son admiration, elle dit, au Sauveur : « Que remarquez-vous donc en elle, ô Dieu d'amour, pour avoir avec elle des rapports qui l'honorent, ainsi, et faire reposer sur elle votre Cœur avec tant de douceur ? » Le Seigneur répondit : « C'est ma bonté toute gratuite qui m'y pousse. Gertrude cultive en elle-Même, par une faveur spéciale, et conserve en son âme cinq vertus où je trouve mes plus grandes délices. D'abord, une pureté véritable, née de l'épanchement continu de ma grâce. Puis, une humilité vraie, qu'elle tient de la grandeur et de la multiplicité de mes dons ; plus j'opère en elle de grandes choses, plus elle cherche, par la connaissance de sa fragilité propre, à se rabaisser aux dernières profondeurs de l'humilité. En troisième lieu, une bonté sincère, qui lui fait désirer le salut de tous les hommes pour ma gloire. Ensuite, une fidélité inébranlable, car elle consacre pour ma gloire tous les biens qu'elle reçoit, sans aucune réserve, au salut de l'univers entier. Enfin, une charité vraie : elle m'aime avec ardeur de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et le prochain comme elle-même à cause de moi. »

Le Seigneur fit voir alors à cette personne, sur sa poitrine, un joyau splendide, merveilleusement orné, à trois parties ; en forme de trèfle, et il lui

dit : « Je le porterai toujours en l'honneur de mon épouse, et les trois parties du joyau montreront clairement à toute la cour céleste trois choses. La première fait éclater combien Gertrude est dans mon intimité ; il n'est personne, en effet, sur la terre, qui soit plus qu'elle dans mon intimité, par sa pureté d'intention et sa bonne volonté. La splendeur de la seconde montre à tous qu'il n'y a sur la terre aucune âme vers laquelle je m'incline avec tant de délices que vers elle. Par l'éclat de la troisième, on voit que personne sur la terre ne m'est plus fidèle, car elle rapporte affectueusement tous les dons qui lui sont conférés à ma louange et à ma gloire. »

Et le Seigneur ajouta : « Tu ne pourras jamais me trouver prenant plus plaisir sur la terre qu'au sacrement de l'autel, puis dans le cœur et dans l'âme de cette bien-aimée, car j'ai mis en elle à plaisir toutes les délices de mon divin Cœur. » I, 3.

Une autre personne, aux prières de qui Gertrude s'était dévotement recommandée, reçut, en priant pour elle, cette réponse : « Je suis tout à elle ; c'est avec toutes sortes de délices que je me jette dans ses bras. L'amour divin me l'a unie inséparablement, comme le feu unit l'or et l'argent pour en composer un mélange précieux. » Cette personne demanda : « Que faites-vous en elle, Dieu très aimable » Il répondit : « Les battements de son cœur se joignent sans cesse aux battements de mon amour, et j'y trouve mes délices suprêmes ; toutefois, je contiens en moi la force de mes battements jusqu'à l'heure de sa mort ; alors elle en ressentira trois effets puissants : le premier sera la gloire à laquelle Dieu le Père l'appelle ; le second, la joie avec laquelle je la recevrai moi-même, et le troisième, l'amour avec lequel le Saint-Esprit opérera son union. »

Comme cette personne priait encore une autre fois, elle reçut cette réponse : « Elle est ma colombe sans fiel, car elle déteste du fond du cœur le péché comme le fiel. Elle est le lis que je suis heureux de tenir à la main, car mon bonheur suprême est de prendre mes délices dans son âme chaste et pure. Elle est ma rose odorante, car elle est patiente et reconnaissante dans l'adversité. Elle est la fleur qui s'épanouit, sur laquelle mes regards s'arrêtent avec complaisance, car son âme est pleine d'ardeur et de zèle pour les vertus et la perfection suprême. Elle est un son mélodieux résonnant dans mon diadème ; là sont suspendues toutes les peines qu'elle endure, comme des clochettes d'or qui réjouissent les habitants des cieux. »

Une autre fois, au début du Carême, elle faisait la lecture en public devant ses sœurs réunies. Entre autres choses, elle articulait en insistant qu'on doit aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Une religieuse, à ces paroles, touchée de componction, dit au Seigneur : « Ah ! mon Dieu, mon Seigneur, combien vous êtes aimé de cette sœur qui, par une lecture si expressive, nous enseigne qu'on doit vous aimer ! » Et le Seigneur lui répondit : « Dès son enfance, je l'ai portée et élevée dans mes

bras ; je me la suis conservée pure jusqu'au jour où elle s'est unie à moi de sa pleine volonté. Alors je me suis donné tout à elle, avec toute ma vertu divine, et me suis mis en retour dans ses bras. Aussi l'ardent amour qu'elle me porte m'émeut de tendresse pour elle jusqu'au fond des entrailles ; comme la graisse fond au feu, ainsi la douceur de mon Cœur divin se fond à la chaleur de son cœur et tombe continuellement goutte à goutte dans son âme. »

Le Seigneur ajouta : « Mon âme se complait si fort en elle, qu'il m'arrive souvent, lorsque je suis offensé par d'autres personnes, de me reposer doucement en elle, en l'affligeant de quelque peine du corps ou de l'esprit. Elle l'accepte en union de ma Passion, avec tant de gratitude, et supporte avec tant de patience et d'humilité, qu'apaisé tout à coup par son amour, je pardonne à de nombreux pécheurs. » I, 3.

Une personne qui, sur la demande de Gertrude, priait pour la correction de ses défauts, reçut cette réponse : « Ce que mon élue prend pour des défauts, ce sont plutôt de grands progrès de son âme ; car la grâce que je répands en elle aurait peine à y demeurer sans la vaine gloire, si elle ne se dissimulait sous des apparences de défauts. Quand un champ est couvert de fumier ; il n'en devient que plus fertile ; ainsi la connaissance qu'elle a de ses défauts lui fait porter des fruits de grâce beaucoup plus savoureux. » Et le Seigneur ajouta : « Je lui ai donné pour chaque défaut une grâce particulière qui les fait disparaître complètement à mes yeux ; mais quand, avec le temps, je les aurai complètement transformés en vertus, alors son âme brillera comme une lumière éclatante. »

A tous ces témoignages, il faut encore ajouter celui de sainte Mechtilde.

Gertrude était allée demander un avis à sa digne amie, si considérée et si vénérée en matière de révélations ; elle la supplia humblement de consulter le Seigneur sur les dons que nous avons décrits. Ce n'est pas qu'elle voulût avoir par-là une certitude sur un sujet douteux, mais elle désirait trouver des motifs d'une plus grande reconnaissance pour des faveurs aussi gratuites ; elle voulait aussi recevoir une assurance certaine pour l'avenir si, par hasard, l'excès de son indignité l'amenait à concevoir quelque doute. Sainte Mechtilde s'appliqua, pour satisfaire à cette demande, à consulter Dieu dans la prière ; elle vit alors le Seigneur Jésus sous la figure d'un fiancé plein de grâce et de jeunesse et plus beau que les anges sans nombre qui l'entouraient. Il portait un vêtement vert qui, à l'intérieur, brillait comme l'or ; sa main droite tenait doucement embrassée la personne pour qui elle priait, en sorte que le côté gauche, où se trouve le cœur, paraissait collé à la plaie que l'amour fit à son Cœur sacré. Gertrude semblait avoir passé son bras gauche derrière pour entourer son Bien-Aimé.

Sainte Mechtilde, dans l'admiration de ce qu'elle voyait, désira savoir le sens de cette vision. Le Seigneur lui dit : « La couleur de mes vêtements, verte à l'extérieur et brillante comme de l'or au dedans, doit t'apprendre que mon

opération divine donne en cette âme aimante ses feuilles et ses fleurs. » Et il ajouta : « Oui, des feuilles et des fleurs en cette âme. Tu vois son cœur étroitement serré contre la plaie de mon côté ; apprends que j'ai tellement disposé de ce cœur à mon égard qu'il peut, à tous les instants, recevoir sans obstacle toutes mes grâces divines. »

Gertrude avait reçu de Dieu le don de conseil. Mechtilde demanda au Seigneur si on devait se fier à ses avis, ou si elle-même devait continuer de parler avec assurance.

Le Seigneur lui répondit : « Toutes les fois qu'elle voudra parler, elle devra attirer en elle-même, par un profond gémissement, le souffle de mon Cœur divin ; alors, tout ce qu'elle dira doit être tenu pour certain, parce que ni elle, ni ceux qui l'écoutent, ne courront aucun risque d'erreur ; bien plus, ils connaîtront par ses paroles le secret de mon Cœur divin. » Et le Seigneur ajouta encore : « Dis-lui de conserver le fidèle témoignage que tu vas lui rendre. Si, par le laps du temps, elle sent que ma grâce s'attédie tant soit peu en elle, par suite d'occupations diverses, comme il arrive souvent, elle ne doit pas perdre confiance, car il est certain que je lui maintiendrai ses privilèges jusqu'à la fin de sa vie. »

Mechtilde interrogea le Seigneur non seulement sur les privilèges dont il avait gratifié sa servante, mais elle lui demanda si celle-ci commettait quelque faute, et pourquoi elle avait hâte d'accomplir sur-le-champ tout ce qui lui venait à l'esprit et de ne faire aucune différence entre la prière, l'écriture, la lecture, l'instruction, la correction ou la consolation du prochain.

Le Seigneur répondit « J'ai uni mon Cœur à son âme d'une union si sûre et si étroite, qu'elle ne fait plus qu'un seul esprit avec moi ; elle met sa volonté d'accord avec la mienne en toutes choses, aussi harmonieusement que les membres s'accordent avec leur propre corps. C'est comme un homme qui se dit : « Fais ceci », et aussitôt la main se remue pour l'accomplir ; qui dit encore : « Regarde cela », et sur-le-champ les yeux s'ouvrent pour le voir. Elle, de même, m'est intimement unie ; j'opère avec elle et, à chaque instant ; elle accomplit ce que je veux pour cet instant. Je l'ai choisie pour être ma demeure, en sorte que sa volonté et, par suite, l'œuvre de sa bonne volonté, est liée à son Cœur : elle est la main dont je me sers. Son esprit est comme mon œil, car elle saisit ce qui peut me plaire ; l'élan de son âme est comme ma langue, et sous l'impulsion de l'esprit, elle dit ce que je veux dire. Sa discrétion me tient lieu de flair, et ma miséricorde s'incline dès qu'elle-même se laisse aller à une tendre compassion. Son intention est pour moi ce que sont les pieds, car elle ne se propose jamais d'autre but que celui où je puis tendre. Il lui faut donc toujours se hâter pour suivre le mouvement de mon esprit : elle est à peine quitte d'une affaire, qu'il lui faut être prête à suivre mon inspiration. Une négligence dans les pratiques usuelles ne peut peser sur

sa conscience, attendu que ma volonté se trouve accomplie en un autre point. »

Gertrude, quand elle sut ce que Dieu, dans sa clémence, avait répondu, se sentit, disait-elle, provoquée à une immense reconnaissance, et rendit au Seigneur de grandes actions de grâces pour son infinie bonté. Elle disait, entre autres choses : « Comment se peut-il faire, ô mon Bien-Aimé, que votre bonté daigne fermer les yeux sur tant de mal qui est en moi ? Ce n'est pas du tout par un acte de vertu que j'applaudis toujours à ce que vous faites, mais par un effet de votre bienfaisance. »

Le Seigneur l'instruisit alors par cette comparaison : « Quand le caractère d'un livre paraît trop fin à quelqu'un, pour qu'il puisse le lire avec facilité, il se sert d'une loupe qui lui fait paraître ces caractères plus gros ; il n'y a pourtant rien de changé dans le livre, mais tout le changement vient de l'instrument ; de même, s'il se trouve en toi quelque défaut, ma tendresse le corrige et son abondance y supplée. » I, 16.

CHAPITRE XVIII

Troisième témoignage de la mission de Gertrude : sa sainte vie.

Un troisième témoignage irrécusable sera sa vie et sa conversation ; Gertrude, autant par ses actions que par ses paroles, a pleinement démontré qu'elle ne cherchait nullement sa gloire, mais la gloire de Dieu ; non seulement elle la cherchait, mais elle la poursuivait avec ardeur, au point de lui sacrifier sa réputation, sa vie même et en quelque manière son âme.

Il est bien juste qu'on s'en rapporte à ce témoignage, puisque le Seigneur dit en l'Évangile de saint Jean : « Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là dit la vérité, et il n'y a pas en lui d'injustice. » (JEAN, VII, 18.)

C'est une âme vraiment heureuse, celle dont toute la vie montre manifestement qu'elle a pour elle un témoignage aussi imposant de l'Évangile de vérité.

L'ardeur et la constance à chercher la gloire de Dieu par ses paroles, ses actions, ses dons extraordinaires, sans qu'elle reculât jamais devant la fatigue et le sacrifice, et la pratique de toutes les vertus. Voilà donc le troisième témoignage que les religieuses d'Helfta invoquèrent en faveur de la mission providentielle de sainte Gertrude.

Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain était infatigable. On peut bien lui appliquer les paroles de la Sagesse : « Le juste, comme le lion, est plein de confiance. » (Prov., XXVIII, 1.) En effet, l'amour de la gloire divine lui fit toujours soutenir les droits de la justice et de la vérité avec tant de courage, qu'elle comptait pour rien les peines et contrariétés qui lui en revenaient.

Son zèle la portait à recueillir et à écrire tout ce qu'elle croyait devoir être utile aux autres. Elle le faisait avec une intention droite, sans intérêt personnel, uniquement pour le salut des âmes. Aussi communiquait-elle avec empressement ses écrits aux personnes qui lui paraissaient devoir en retirer le plus de fruit ; lorsqu'elle savait qu'en certains lieux on manquait des livres de la sainte Écriture, elle procurait alors ceux qui étaient utiles, aussi largement qu'elle pouvait, afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ. Prendre sur son sommeil, sur son repos, différer ses repas, négliger tout ce qui était de sa commodité personnelle, tout cela était alors plutôt une joie qu'un labeur. Et ce n'était pas encore assez : il lui arriva souvent de s'arracher aux douceurs de la contemplation, lorsqu'il était nécessaire de venir au secours de quelque personne tentée, d'en consoler une dans l'affliction ou de rendre à une autre quelque office de charité. Ainsi que le fer mis au feu devient lui-même tout de feu, de même Gertrude, embrasée du feu de la charité divine, devenait toute charité et n'aspirait plus qu'au salut de tous. I, 4.

A la diffusion des livres, Gertrude ajoutait l'onction de sa parole si douce et si persuasive.

Toutes les fois qu'il se rencontrait une occasion d'exhorter quelqu'un, elle n'écoutait plus sa modestie, qui brillait d'un si grand éclat entre ses autres vertus ; elle mettait de côté tout respect humain hors de propos, et, pleine de confiance, s'armait de sa foi au Maître à qui elle aurait voulu soumettre tout l'univers. Trempant alors, comme une plume dans l'encre, sa langue dans le sang du cœur, elle disait des paroles inspirées de son affectueux dévouement, de grâce et de sagesse. Aussi n'y avait-il esprit si dur ou si pervers, pour peu qu'il eût de pitié, qui ne s'attendrit à ses paroles et n'en conçût au moins la volonté et le désir de s'amender. Puis, dès qu'elle voyait quelqu'un touché de ses exhortations et repentant, elle devenait pour lui toute compatissante et le traitait avec toute sa douce charité. Il semblait que son cœur se fondit pour procurer une consolation ; mais elle la cherchait moins dans l'effet de ses paroles que dans celui des prières et des pieux soupirs qu'elle adressait à Dieu. Dans ses entretiens, elle prit constamment garde à ne s'attacher le cœur de personne, à ne développer ainsi aucune affection qui l'aurait, dans ces rencontres, tant soit peu éloignée de Dieu. I, 6.

Le zèle de Gertrude allait jusqu'à avertir doucement le prochain de ses imperfections. Quand elle avait remarqué en quelque personne un défaut et l'avait engagée à s'en corriger, si elle voyait son désir rester sans résultat, elle en ressentait une peine si accablante qu'elle ne pouvait s'en consoler, jusqu'au jour où, par ses prières au Seigneur ou même par ses exhortations ou celles des personnes qu'elle pouvait amener à la seconder, elle avait obtenu au moins quelque léger amendement.

Mais si parfois on venait, à la façon des gens du monde, lui dire, pour la consoler, de ne pas s'inquiéter de ceux qui ne voulaient pas se corriger, attendu qu'ils porteraient eux-mêmes la peine de leur faute, ces paroles lui pénétraient le cœur d'une très vive douleur ; il lui paraissait préférable, disait-elle, de mourir que de se consoler ainsi d'une faute, dont on connaîtrait seulement la gravité quand, après la mort, on en subirait la peine éternelle.

Aussi Notre-Seigneur voulut la récompenser de son zèle pour la gloire de Dieu et la perfection de ses épouses. Il lui apparut debout, et semblant soutenir de ses épaules royales si délicates une grande maison qui, toute penchée, s'inclinait sur lui comme si elle allait tomber.

Il lui dit : « Voici avec quel zèle et quelle peine je soutiens ma maison bien-aimée, c'est-à-dire la sainte religion, qui, dans presque tout le monde, menace ruine ; il n'y a en effet que bien peu d'hommes, dans tout l'univers, qui veuillent sincèrement travailler à sa défense ou à son extension, et souffrir pour cela quelque peine. Ainsi, ma bien-aimée, regarde et compatis à ma fatigue ! »

Le Seigneur ajouta : « Tous ceux qui, par un acte ou une parole, propagent la religion, sont comme des colonnes qui me soulagent selon leurs forces du poids qui m'accable, et soutiennent avec moi l'édifice. »

Touchée de ces paroles jusqu'au fond de l'âme, et vivement pressée de compatir au Seigneur Dieu son bien-aimé, elle employa dès lors tous ses efforts au progrès de la religion, et observa même au-delà de ses forces les prescriptions les plus rigoureuses de l'Ordre afin de donner le bon exemple.

Notre-Seigneur voulut encore ajouter un encouragement à celui qu'il venait de donner à son épouse bien-aimée. Une personne fort dévote adressa à Gertrude la lettre suivante à la suite d'une révélation divine :

« O dévote épouse du Christ, entrez en la joie de votre Seigneur. Le divin Cœur est épris de vous avec une très suave douceur, à cause de la fidélité avec laquelle vous consacrez sans ménagement vos forces à la défense de la vérité. N'écoutant plus que son bon plaisir ou plutôt le vôtre, il désire que vous veniez vous reposer à l'ombre tranquille de sa consolation. Un arbre bien enraciné, planté au bord des eaux pour y trouver l'humidité, produit des fruits en abondance ; ainsi vous, par la grâce de Dieu, vous portez pour votre Bien-Aimé, dans chacune de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, les fruits les plus doux ; jamais le feu de la persécution ne pourra vous dessécher, parce que vous êtes constamment arrosée des courants abondants de la grâce de Dieu. Comme dans toutes vos œuvres vous ne cherchez que la gloire de Dieu et nullement la vôtre, vous rendez à votre Bien-Aimé des fruits au centuple ; au gré de vos désirs et de l'ardeur de votre zèle. De plus le Seigneur Jésus supplée pour vous et rend à Dieu le Père des hommages que vous regrettez de ne pas trouver en vous ou chez les autres, et il se propose de vous en récompenser, comme si vous aviez pleinement réussi ; l'armée céleste s'en réjouit, prend part à votre joie et, rendant grâces à Dieu, chante pour vous les louanges du Seigneur. » I, 7.

A ces témoignages, ajoutons celui du docte et pieux Lansperge, ce chartreux, grand admirateur de sainte Gertrude :

« Elle était toujours poussée par un grand zèle pour défendre et propager la gloire de Dieu et le bon plaisir divin, ainsi que pour la sainteté et l'observance de la religion. Bien que le Seigneur la visitât par de fréquentes maladies, elle se montra toujours comme une tendre mère et comme une consolatrice, prête, dans sa charité, à tous les bons offices envers ceux qui étaient accablés de chagrin ou de tristesse, ceux qui étaient désolés ou en proie aux tentations. Elle reçut à cet effet de Dieu une grâce singulière : personne ne venait humblement à elle lui demander des lumières, se

recommander à ses prières, lui témoigner sa charité pour un bienfait, un service, sans recevoir à la suite une bénédiction particulière de Dieu ¹. »

Il n'y a pas, dit saint Grégoire, de sacrifice plus agréable à Dieu que le zèle des âmes. Dès lors, il n'est pas étonnant que le Seigneur Jésus, dans sa bonté et dans sa condescendance, ait daigné résider en Gertrude comme sur un autel vivant, où brûlait si souvent un sacrifice d'agréable odeur. 1, 8.

¹ Lettre de Dom Seau Lansperge, chartreux de Cologne.

CHAPITRE XIX

La confiance de sainte Gertrude

La confiance est une vertu particulière aux amis du Sacré-Cœur. La bienheureuse Marguerite-Marie en sera le parfait modèle. Déjà sainte Gertrude en avait fourni l'exemple dès le XIII^e siècle.

On pourrait donner des preuves admirables pour montrer quel brillant éclat jetait sur elle, non pas seulement la vertu, mais le don de confiance. Elle avait en effet une telle sécurité de conscience en tout temps, que ni les tribulations, ni les dommages, ni les empêchements, ni même ses propres défauts, ne pouvaient en troubler la pure sérénité. Toujours elle eut cette confiance assurée sur la miséricorde infinie de Dieu, et ne se troubla jamais, pas même lorsque Dieu lui retirait sa grâce sensible : c'était pour elle une même chose d'en jouir ou d'en être privée. Toutefois, dans la détresse, l'espérance enflammait son courage, car elle était fortement convaincue que les épreuves du dehors, comme les épreuves du dedans, devaient également tourner à son profit. Alors, comme celui qui attend avec espoir un messager porteur d'une bonne nouvelle longtemps désirée, de même elle attendait avec joie une plus grande abondance de consolations ; elle était intimement persuadée que l'adversité présente était la meilleure préparation pour les recevoir. Pénétrée de confusion, mais non pas abattue à la vue de ses défauts, elle ne connut jamais le découragement ; elle sut même trouver, dans la soustraction des grâces sensibles, le secret de se mieux préparer aux dons de Dieu. Lors même qu'à ses propres yeux elle se croyait dans les ténèbres et semblable à un charbon éteint, elle reprenait bientôt vie sous l'action de la grâce divine : son intention essayait de se porter vers le Seigneur, et elle ne tardait pas, en rentrant en elle-même, d'y retrouver empreinte la ressemblance divine. Semblable à un voyageur marchant dans les ténèbres et subitement éclairé de la lumière du soleil, elle se voyait enveloppée tout d'un coup de la splendeur de la présence de Dieu. Elle recevait de nouveaux ornements, la parure d'or et d'étoffes variées qui convient à une reine pour se présenter devant le Roi éternel des siècles.

Ainsi elle redevenait digne d'être admise dans sa société et dans son intimité. Toutefois elle s'était fait une pratique de courir se jeter souvent aux pieds du Seigneur, pour se purifier des taches dont personne ne peut s'affranchir dans le cours de cette vie. Elle n'y faisait exception que lorsqu'elle se sentait comme inondée et pénétrée de la grâce divine. Alors, entièrement soumise au bon plaisir de Dieu, elle se livrait à lui comme un instrument destiné à faire voir ce que l'amour divin pouvait opérer en elle et avec elle, à tel point qu'elle ne faisait pas de difficulté d'agir d'égal à égal avec le Seigneur, Dieu de l'univers.

De cette confiance lui vint l'attrait puissant qu'elle avait pour la sainte communion. Avait-elle fait une lecture ou entendu quelque parole sur le danger des communions indignes, elle ne s'approchait que plus volontiers de la table sainte avec une ferme assurance dans la bonté du Seigneur. Si pauvres, si nulles même, lui paraissaient les préparations qu'elle pouvait y apporter, que l'omission des prières ou pratiques semblables, dont on se sert en cette circonstance, ne l'empêcha jamais de communier. Elle regardait comme une goutte d'eau comparée à l'immensité de l'océan, tous les efforts de l'homme en regard de ce don gratuit et si excellent. Or, bien qu'elle ne reconnût comme suffisante aucune préparation, et qu'elle s'en remît pour cela à la constance de Dieu dans ses largesses, bien supérieures à toute préparation, elle apportait pourtant tous ses soins à recevoir cet auguste sacrement avec un cœur pur et un ardent amour.

Du reste, toutes les grâces spirituelles qu'elle recevait étaient à ses yeux le fruit de sa confiance en Dieu ; aussi les regardait-elle d'autant plus gratuites, que ce noble don de la confiance en Dieu lui avait été conféré par le Dispensateur de toute gloire, sans aucun mérite de sa part.

Cette même confiance lui inspirait souvent le désir de mourir. Toutefois, par conformité à la volonté divine, elle était à toute heure également disposée à vivre ou à mourir ; en mourant, elle espérait obtenir la béatitude, et, en vivant, augmenter la gloire divine.

Un jour qu'elle marchait dans un chemin, il lui arriva de tomber du haut d'un lieu escarpé ; elle en ressentit aussitôt une merveilleuse allégresse en son âme, et dit au Seigneur : « Quel bonheur pour moi, Seigneur bien-aimé, si cette chute m'eût fait tout d'un coup arriver auprès de vous ! » Et comme ses sœurs lui demandaient, tout étonnées, si elle ne craignait pas de mourir sans avoir reçu d'abord les sacrements de l'Église, elle répondit : « Je désire de tout mon cœur recevoir les sacrements de l'Église si utiles à l'âme ; mais la volonté et la providence de Dieu me paraissent la meilleure et la plus salutaire préparation. Aussi, en la manière qu'il voudra, soit par une mort subite, soit par une mort préparée, je passerai à lui très volontiers. Je suis certaine, quel que soit le genre de mort qui m'enlève de ce monde, de n'être pas privée de la miséricorde du Seigneur ; seule elle peut me sauver, aussi bien dans une mort subite que dans une mort longuement prévue. »

Tous les événements la trouvaient ainsi disposée à se réjouir, son esprit étant toujours élevé vers Dieu, et toujours soutenu d'une constance merveilleuse.

Le Seigneur daigna lui-même rendre témoignage à cette vertu si ferme. Une personne interrogeait un jour le Seigneur sans obtenir de lui aucune réponse ; elle en était tout étonnée, quand le Seigneur à la fin lui dit : « Je t'ai fait attendre ma réponse, parce que tu n'as pas de confiance dans les effets que ma bonté daigne opérer en toi. Que ne ressembles-tu à Gertrude, ma bien-

aimée, si fortement enracinée dans la vertu de confiance, qu'elle s'en rapporte en tout à ma bonté ! Je ne lui refuserai jamais rien de ce qu'elle pourra me demander. » 1, 10,

CHAPITRE XX

L'humilité de sainte Gertrude

Dans cet ensemble lumineux de vertus, brillant comme les étoiles du ciel, dont le Seigneur avait orné Gertrude pour établir en elle sa demeure, on vit resplendir surtout l'humilité, ce trésor de toutes les grâces, ce préservatif de toutes les vertus. Pénétrée du sentiment de sa bassesse, elle se trouvait si indigne de tous les dons de Dieu, qu'elle eût voulu ne jamais en recevoir pour son profit particulier. Toujours elle se considéra comme un canal qui devait, par une disposition secrète de la Providence, faire passer la grâce aux élus de Dieu. Pour son compte, elle se jugeait tout à la fois indigne de recevoir et incapable de faire fructifier les dons de Dieu, les moindres comme les plus grands ; elle n'était donc bonne, tout au plus, qu'à en faire la distribution au prochain par ses paroles ou ses écrits. Mais dans ce ministère elle voulait être aussi fidèle à son Dieu qu'humble à ses propres yeux ; aussi aimait-elle se redire à elle-même : « Quand je devrais plus tard subir les tourments de l'enfer, selon mes mérites, je me réjouirais encore de voir fructifier les dons de Dieu chez les autres. »

En effet, elle ne pensa jamais qu'il y eût personne si méprisable, chez qui les dons de Dieu ne lui parussent plus fructueusement placés que chez elle. Cela ne l'empêchait pas de se tenir prête à toute heure pour recevoir ceux que Dieu lui enverrait, et les employer ensuite à l'utilité du prochain ; on eut dit qu'ils lui eussent moins appartenu qu'aux personnes qui les recevraient par son entremise. Se jugeant elle-même à la lumière de la vérité, elle se regardait comme la dernière de ceux dont le Prophète a dit : « Toutes les nations sont devant moi comme si elles n'étaient pas... » ou encore : « comme un peu de poussière, etc. » (Isaïe, XL, 17.) De même qu'un peu de poussière sous une plume ou un autre objet se dérobe aux rayons du soleil, dans l'ombre la plus légère ; ainsi cherchait-elle à se dérober pour échapper à l'honneur qui pouvait lui revenir de faveurs si sublimes de Dieu. Elle en faisait uniquement hommage à Celui qui de son souffle prévient ceux qu'il appelle, et accompagne de son assistance ceux qu'il justifie. Elle ne s'attribuait que le crime, à ses yeux, de recevoir ces dons gratuits avec son indignité et son ingratitude. Mais elle ne pouvait taire cependant les bontés de Dieu pour elle, à cause de sa gloire ; elle les révélait et les portait à la connaissance d'autrui, pressée par un motif qui lui faisait dire : « Il serait tout à fait inconvenant que les bontés de Dieu pour moi ne portassent pas plus de fruits chez les autres que chez moi misérable, qui ne suis bonne qu'à tout gâter. »

Un jour qu'elle était en voyage, elle dit au Seigneur, dans un sentiment de profond abaissement : « Le plus grand de vos miracles à mes yeux, Seigneur, est que la terre puisse porter une pécheresse aussi indigne que je le suis. » Mais le Seigneur, qui relève ceux qui s'abaissent, touché de ces paroles, lui

répondit avec bonté : « La terre se laisse volontiers fouler sous tes pas, et le ciel entier, dans sa majesté, attend avec des tressaillements d'allégresse l'heure bienheureuse où il aura l'honneur de te porter. »

O merveilleuse et suave bonté de Dieu ! il honore d'autant plus une âme, qu'à la vue de son indignité celle-ci s'est plus profondément abaissée.

Gertrude méprisait totalement la vaine gloire ; si une pensée lui en venait à l'esprit, pendant qu'elle était occupée à la prière ou à quelque bonne œuvre, elle purifiait aussitôt son intention : « Si quelqu'un, te voyant, cherche à imiter ce qui lui paraît bon, eh bien, tant mieux. Ce sera toujours autant de gagné pour Dieu. » Elle se regardait dans l'Église de Dieu, par ses œuvres, comme un épouvantail qu'un père de famille a dans sa main ; il n'est bon qu'à être mis sur un arbre au temps des fruits pour effaroucher les oiseaux et conserver ainsi la récolte.

Ce serait chose superflue que de parler maintenant en particulier des autres vertus qui jetèrent en elle un si vif éclat, savoir : l'obéissance, l'abstinence, la pauvreté volontaire, la prudence, la force, la tempérance, la miséricorde, la concorde, la constance, la gratitude, la joie dans le bonheur d'autrui, le mépris du monde et tant d'autres encore. La vertu de discrétion, qui est appelée la mère de toutes les vertus, avait pris en effet un empire absolu dans son âme. Elle était aussi magnifiquement parée surtout de cette vertu dont on a parlé ci-dessus, la confiance, fondement de toutes les vertus, à laquelle rien n'est refusé de ce qui peut se désirer, et moins encore quand il s'agit de vertus. Enfin la noble et diligente conservatrice des vertus, j'entends l'humilité, comme je l'ai écrit plus haut, avait jeté dans son âme de très profondes racines. Mais par-dessus tout, la charité, reine entre ces reines qui sont les vertus, l'amour de Dieu et du prochain, avait très solidement établi son trône, tant dans son intérieur que dans son extérieur. I, II.

CHAPITRE XXI

Jugements sur la doctrine et la sainteté de sainte Gertrude

« L'esprit de sainte Gertrude n'a rien de commun avec l'esprit janséniste dont tant de personnes pieuses subissent encore la néfaste influence. D'un autre côté, les allures de sa piété ne s'accommoderaient guère des méthodes, des règlements et des pratiques, qui trop souvent entravent la dévotion, comme l'armure de Saül embarrassait le jeune David. Chez sainte Gertrude rien de cette habileté, de cette stratégie, de cette analyse savante, que l'on rencontre ailleurs, procédés qui réussissent plus ou moins et dont on ne recommence l'application qu'avec le risque d'en sortir blasé. » (Dom GUÉRANGER.)

Des âmes peu éclairées pourraient se laisser déconcerter soit par ses exemples, soit par ses conseils, et trouver que son esprit n'est pas conforme à la vraie dévotion. Pour les rassurer, nous voulons relater ici les divers jugements qui ont été portés par d'illustres personnages, nos maîtres dans la vie spirituelle, sur les enseignements de sainte Gertrude, et sur le profit que les âmes peuvent en retirer, surtout à notre époque.

Un provincial de l'Ordre des Carmes, le Père Denys de la Mère de Dieu, qui vivait au commencement du XVII^e siècle, a résumé dans la page suivante tous les jugements portés à son époque sur les œuvres de sainte Gertrude.

« En l'Ordre des Chartreux, le bienheureux P. Jean Lanspergius, un autre appelé Loher, ont approuvé et honoré profondément l'esprit et les révélations de sainte Gertrude. En l'Ordre de Saint-Dominique et en celui de Saint-François, il y en a eu des plus excellents qui l'ont approuvé. En l'Ordre de Saint-Benoît, ce grand maître de la vie spirituelle, Louis de Blois ne peut se lasser de les exalter. Je sais que les Pères Carmes déchaussés en font un si grand état que, pour la grande estime de cette sainte vierge, ils ont obtenu du pape d'en faire l'office particulier au jour de sa fête avec les mêmes privilèges et avantages que si elle était de leur ordre.

« Ils témoignent en cela avoir hérité de l'esprit de leur sainte mère Thérèse, qui a été grandement dévote et unie d'amitié à cette sainte, et c'est la raison pourquoi ces Pères les font ordinairement peindre ensemble, en témoignage de la conformité de l'esprit que Dieu leur avait donné ; de sorte que qui approuve l'esprit de l'une approuve aussi l'esprit de l'autre. »

M. Olier, le pieux fondateur de la Société de Saint-Sulpice, si versé dans les secrets de la vie intérieure, a écrit une belle page sur sainte Gertrude. « Sainte Gertrude, à cause de sa simplicité et de sa profonde humilité, a porté Notre-Seigneur à la traiter d'une manière singulière, sous laquelle il l'a pleinement enrichie. La lecture de ses écrits tend toujours à unir l'âme à Jésus-Christ,

bien éloignée de quelques livres contemplatifs, qui vont à tirer l'âme de l'occupation et liaison à l'humanité sainte de Notre-Seigneur. Ce n'est pas l'extérieur des voies de Jésus-Christ sur elle qui l'a sanctifiée, c'est le fond de son amour. Il a traité sainte Thérèse autrement que cette sainte.... Honorez beaucoup dans la foi, l'esprit d'enfance qui régnait en cette grande sainte et qui a obligé Notre-Seigneur à traiter avec elle avec tant de familiarité et de simplicité. C'était une colombe tout enfantine que cette âme. » (Lettres spirituelles, pages 375-376. Édition de 1693.).

Dans son admirable livre *Tout pour Jésus*, le Père Faber s'est occupé plusieurs fois de sainte Gertrude et l'a proposée comme exemple. Avec autant de justesse que de profondeur, il a su discerner le véritable caractère de son esprit.

Dans le chapitre intitulé : *Dieu le centre le tout* (ch. V, § 5), il nous présente sainte Gertrude comme le vrai modèle de l'âme qui rapporte tout à Dieu par Jésus-Christ notre Sauveur.

« Parfois, dit-il, elle offrait ses actions en union de l'amour que les trois Personnes divines ont l'une pour l'autre ; d'autres fois elle offrait la douleur et les larmes de Jésus en réparation des négligences qui se glissaient dans ses propres actions ; ou bien encore elle faisait son oblation en union avec les prières de Jésus et dans les vertus du Saint-Esprit, pour expier ses péchés et suppléer à ses omissions. En réparation de ses négligences, elle offrait au Père toutes les saintes conversations de son Fils, dont toutes les pensées, les paroles et les actions ont toujours été irréprochables et parfaites, depuis le moment où il est entré dans le monde, jusqu'au moment où il a présenté à son Père son corps ressuscité et glorieux. Avec ses actions de grâces elle offrait à Dieu ce qu'elle avait reçu de lui, et se servant du Sacré-Cœur de Jésus comme d'un orgue harmonieux, elle le touchait en la vertu du Paraclet ; elle y mêlait ses pieux cantiques et célébrait ainsi la gloire de Dieu au nom de toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, ou sous la terre, au nom de tous les êtres qui ont jamais été, qui sont ou qui seront. »

L'habitude de cette offrande donne à nos œuvres le mérite des œuvres mêmes de Jésus-Christ. De plus elle crée avec Notre-Seigneur des relations d'un caractère tout à fait intime. « De l'oblation, continue le P. Faber, naît une familiarité plus facile, plus tendre, plus affectueuse avec Dieu, que ne pourrait procurer la prière seule. La liberté enfantine des saints vis-à-vis de Dieu découle en grande partie de cet esprit d'oblation. »

Cette observation si judicieuse et si vraie peut nous servir de transition à un autre passage où le docte Oratorien met en relief l'indépendance d'esprit de sainte Gertrude et de toute l'école bénédictine.

« Je désirerais qu'on voulût étudier davantage sainte Gertrude, car notre plus grand défaut consiste dans le manque d'esprit et de liberté. C'est là la

principale raison qui fait qu'un service d'amour est une chose si rare parmi les chrétiens...

« Où règne la loi de Dieu, où souffle l'esprit du Christ, là est la liberté. Nul ne peut lire les écrivains spirituels de l'ancienne école de Saint-Benoît, sans remarquer avec admiration la liberté d'esprit dont leur âme était pénétrée. C'est précisément ce que nous avons le droit d'attendre d'un Ordre dont les traditions sont aussi respectables. Ce serait un grand bien pour nous que de posséder un plus grand nombre d'exemplaires et de traductions de leurs œuvres. Sainte Gertrude en est un bel exemple ; elle respire partout l'esprit de saint Benoît. L'esprit de la religion catholique est un esprit d'aisance, un esprit de liberté ; et c'était là surtout l'apanage des bénédictins ascétiques de la vieille école. Les écrivains modernes ont recherché à tout circonscrire, à tout resserrer, et cette déplorable méthode a causé plus de mal que de bien. En effrayant le monde, ils diminuent la dévotion ; en la surchargeant, ils l'abaissent.

« Il est assez difficile de parler de liberté d'esprit sans avoir l'air de recommander la négligence, ou de soutenir l'inexactitude, la paresse et le caprice. Mais nous pouvons nous avancer à pas sûrs en nous éclairant, comme d'un flambeau, de la vie de sainte Gertrude, la sainte des louanges et des pieux désirs. Oh ! plutôt à Dieu qu'elle pût revenir sur la terre, pour être ce qu'elle y fut autrefois, le Docteur et le Prophète de la vie intérieure, comme Débora, qui, assise sous les palmiers du mont Éphraïm, chantait ses cantiques et jugeait Israël ² ! » (*Tout pour Jésus*, VII, p. 8.)

² Le P. Faber, dans son beau livre *Tout pour Jésus*, se montre constamment le disciple de sainte Gertrude. Le service de Dieu par amour, la gloire de Dieu, Dieu le centre de tout, les intérêts de Jésus, une tendre sympathie pour Jésus, le zèle des âmes, la compassion pour les défunts, le mérite et la pratique de l'intention surnaturelle, l'offrande sans cesse répétée des fruits de la vie et de la Passion de l'Homme-Dieu à son Père, une sainte ardeur pour la louange divine et l'action de grâces, la liberté de l'esprit, et l'oubli perpétuel de soi, voilà bien le résumé du livre du P. Faber et du livre de sainte Gertrude. Leurs principes spirituels sont les mêmes ; ils ne diffèrent que par leurs procédés d'exposition. L'Oratorien a plus le ton du docteur et prend quelquefois celui du polémiste ; il veut réagir contre l'égoïsme dans la vie chrétienne ; la Bénédictine, au contraire, raconte naïvement à ses compagnes ses relations intimes avec le Bien-Aimé de son cœur ; elle montre en elle-même la piété vraie dont le P. Faber expose la théorie. Le P. Faber est donc le vulgarisateur de la doctrine gertrudienne, et l'on peut bien dire que *Tout pour Jésus* est comme l'introduction au livre de la vierge d'Helfta, *Le Héraut de l'amour divin*.

LIVRE II

La doctrine de sainte Gertrude sur le Sacré-Cœur

CHAPITRE I

Le Sacré-Cœur est le Médiateur entre Dieu et les hommes.

Le Verbe incarné est le Médiateur naturel entre Dieu et les hommes. Il est aussi le souverain Prêtre, le Pontife éternel. A ce double titre, il donne à Dieu et il donne aux hommes : à Dieu, la gloire, l'adoration, la louange, l'action de grâces ; aux hommes, la grâce, le pardon, la résurrection, la vie éternelle.

Ces fonctions sublimes ont commencé le jour de l'Incarnation, elles ont continué pendant toute la vie de l'Homme-Dieu ; au Calvaire surtout elles ont eu leur plein exercice. Le souverain Prêtre alors recueillait en lui-même tous les hommages rendus à son Père par tous les sacrifices anciens, et les offrait en son nom. De plus, il accompagnait cette offrande de l'effusion de son propre sang et devenait, lui, l'Homme-Dieu, la victime du sacrifice par excellence, le seul digne de la Majesté infinie.

En même temps, il instituait le sacrifice de la Messe, qui devait perpétuer, à travers les siècles, et renouveler, sur chaque point de l'espace, l'immolation sanglante du Calvaire et les adorations du souverain Prêtre et de la divine Victime. De plus, et tout à la fois, il obtenait pour les hommes les grâces sans nombre, pour régénérer le genre humain tout entier. Il créait alors son Église avec sa hiérarchie, ses pontifes, ses martyrs, ses vierges et ses confesseurs. Il donnait aux sacrements leur efficacité, pour transformer notre vie et notre mort.

La croix sans doute était l'autel de ce sacrifice, le trône de cette médiation, le théâtre de cette création nouvelle ; mais le centre d'où s'élançaient les adorations vers Dieu et d'où jaillissaient les grâces jusque sur nous, c'était le Cœur sacré de Jésus. *Centrum Crucis, Cor jesu !*

C'est du Cœur de Jésus qu'a ruisselé le sang de notre rachat ; c'est du Cœur de Jésus que s'est élancée l'Église, son Épouse sans tache, immaculée ; c'est du Cœur de Jésus que sont sortis les sacrements et la grâce.

Or, ces deux fonctions du Cœur sacré n'ont pas cessé avec le *Consummatum est* de la Croix ! Il les exerce dans les siècles des siècles.

Sainte Gertrude a admirablement compris ce rôle du Cœur de Jésus ; puissions-nous, à son école, le comprendre aussi bien ! Écoutons ses enseignements.

C'était le troisième dimanche de l'Avent ; le Seigneur Jésus daigna l'élever jusqu'au ciel, du lit de douleur où elle était malade ; et il voulut la faire assister à une messe, que lui-même, le Prêtre éternel, célébrait.

Pendant que l'on chantait l'Offertoire, le très précieux Cœur du Seigneur Jésus sembla sortir de sa poitrine sacrée. Il avait la forme d'un autel d'or, et brillait d'une splendeur merveilleuse semblable à celle du feu. Alors, tous les anges préposés au ministère des hommes, prenant leur vol, vinrent offrir avec une grande joie, sur cet autel du Cœur du Seigneur, toutes les bonnes œuvres et toutes les prières accomplies par ceux dont ils étaient chargés. Tous les saints, s'approchant ensuite, offrirent chacun, sur ce même autel, leurs mérites à leur Seigneur, pour sa louange éternelle et le salut de l'âme de Gertrude. Enfin, son bon ange arriva, portant un calice d'or, qu'il offrit pareillement sur l'autel d'or du Cœur divin.

Ce calice renfermait toutes les tribulations, contrariétés et peines, que cette bienheureuse avait supportées, tant en son cœur qu'en son corps, depuis son enfance. Le Seigneur bénit aussitôt ce calice d'un signe de croix, à la manière du prêtre qui consacre l'hostie. Puis il dit d'une voix harmonieuse : *Sursum corda !* et tous les saints, à cet appel, s'avancèrent, et élevant, sous la forme de tuyaux d'or, leurs cœurs, les approchèrent de l'autel d'or du Cœur divin ; ils attendirent que le calice béni et consacré par le Seigneur avec tant d'affection vint à déborder, afin de pouvoir en recueillir quelques gouttes pour accroître leurs mérites, leur joie et leur gloire.

Et bientôt après, le Seigneur Jésus, se levant de son trône, sembla présenter à Dieu le Père, dans ses deux mains, son Cœur très saint, que Gertrude avait vu sous la forme d'un autel d'or, et l'offrit pour son Église ; admirable offrande, que nulle créature, si élevée qu'elle soit, ne peut aspirer à jamais comprendre !

Or, à l'heure même où, dans cette vision, le Fils de Dieu offrait à Dieu le Père son Cœur divin, on sonna la cloche à l'église pour l'élévation ; ce fut ainsi qu'en un seul et même instant le Seigneur accomplit dans les cieux ce qu'il opérait dans l'Église par le ministère du prêtre. Et comme Gertrude ressentait un grand bonheur en admirant une merveille divine si incompréhensible, le Seigneur lui fit signe de réciter le *Pater noster*. Il lui dit de le faire en union et en souvenir de la longue préparation que cette prière avait subie dans son très doux Cœur, avant d'être enseignée avec tant d'amour pour le salut de tous les fidèles.

Le Seigneur ordonna ensuite à Gertrude de prier pour l'Église. Elle le fit avec une grande ferveur pour tous en général et pour chacun en particulier ; le Seigneur alors, en union de toutes les peines et opérations de sa très sainte Humanité, fit part de sa prière à l'Église universelle, avec tout le fruit qu'une prière peut en obtenir. Il lui dit : « Cette prière que tu viens

de m'offrir pour l'Église sera pour elle le salut par excellence, le salut des saluts, comme il est dit dans le Cantique des cantiques. » IV, 59.

De cette admirable vision se dégage une vérité consolante ; pour adorer la Majesté infinie de Dieu, nous n'en sommes pas réduits à notre faiblesse. Le Sacré-Cœur reçoit nos hommages, il les offre lui-même, et leur donne ainsi une valeur infinie. Comme une âme fortement éprise de la gloire de Dieu trouve un indicible contentement dans ce délicieux mystère !

CHAPITRE II

Le Sacré-Cœur supplée devant son Père à l'imperfection de nos louanges.

Non seulement le Sacré-Cœur supplée à l'indigence de nos hommages quand nous assistons à l'auguste sacrifice, mais il y supplée encore quand nous chantons les louanges de Dieu. La récitation de l'office divin, dont la sainte Église a fait un devoir si grave à tous les prêtres, à tous les religieux, en particulier aux enfants de saint Benoît, est encore un sacrifice, *sacrificium taudis*, et, comme la messe, ce sacrifice est offert à Dieu sur tous les points de l'univers catholique. Le Sacré-Cœur ajoute à nos louanges le prix des siennes ; elles sont divines comme lui ! Notre bénédictine en savait tout le prix.

En la fête solennelle de la sainte Trinité, toujours immuable dans sa radieuse majesté, Gertrude récitait en son honneur l'antienne : « Gloire à vous, très excellente, très glorieuse, très noble, très douce, très bénigne, toujours immuable et ineffable Trinité ; Déité, une et égale avant tous les siècles, et maintenant et à jamais ! »

Comme elle offrait cette louange au Seigneur, le Fils de Dieu lui apparut en son humanité (sous ce rapport, il est moindre que son Père), et se tint debout en présence de l'adorable Trinité. Gertrude comprit le sens de cette vision : la petitesse de l'homme se trouvant dans l'impossibilité de jamais atteindre à la louange parfaite de la très excellente Trinité ; Jésus-Christ, dans son humanité, s'est emparé de nos faibles efforts, et, les ennoblissant en lui-même, il en fait un digne holocauste à la suprême et indivisible Trinité.

Au moment où on commençait vêpres, le Fils de Dieu offrit son très doux et très précieux Cœur, comme une lyre, en présence de la glorieuse Trinité. Sur cette lyre venaient résonner devant Dieu toutes les pieuses prières, toutes les paroles qui se chantaient en cette fête. La voix des religieuses sans dévotion ne semblait produire qu'un sourd murmure des cordes inférieures ; mais la voix de celles qui voulaient louer avec piété la sainte Trinité, semblait faire retentir, sur le très saint Cœur de Jésus-Christ, comme sur les cordes les plus sonores, un chant suave et mélodieux.

Heureux le prêtre, le religieux, le chrétien, qui sait s'emparer du Cœur de Jésus pour chanter l'incomparable Trinité ! Il la détermine à s'incliner sur le Cœur de Jésus, pour y recevoir la louange parfaite.

Aux matines, quand on chanta l'antienne des laudes, *Te jure laudant*, Gertrude loua de toutes ses forces, par cette antienne, la toujours adorable Trinité ; elle avait l'intention de la chanter, s'il était possible, à son agonie, avec tant de dévotion, qu'elle y consumerait toutes ses forces et perdrait la

vie en louant Dieu. Alors la Trinité, toujours immuable dans sa radieuse majesté, parut s'incliner avec amour et tendresse vers le très saint Cœur de Jésus, résonnant en sa présence comme un luth harmonieux. Puis la très sainte Trinité y ajusta, trois cordes, qui, par l'invincible toute-puissance du Père, la sagesse du Fils, et la bienveillance du Saint-Esprit, devaient sans interruption suppléer à tout ce qui manquait à l'âme, selon le bon plaisir de la très sainte Trinité. IV, 41.

Qui de nous ne voudrait avoir à sa disposition ces trois cordes qui font résonner le Cœur divin ? Ce n'est certes pas par la beauté de la voix que l'on obtient cette faveur, c'est par la ferveur de la dévotion. La faiblesse qui, sans fermer complètement nos lèvres, rend la psalmodie imparfaite, n'est pas un obstacle.

Gertrude s'efforçait de proférer, en élevant son intention, chaque mot, chaque note, et elle n'y pouvait réussir, gênée par sa faiblesse naturelle. Alors elle se dit avec tristesse : « Quels fruits puis-je retirer de cette application, quand je suis si peu constante ? »

Mais le Seigneur, ému de sa tristesse, lui présenta, comme de ses propres mains, son Cœur divin, en disant : « Voici présent aux yeux de ton âme mon très doux Cœur, l'organe de l'adorable Trinité ; tu lui remettras avec confiance, pour qu'il y supplée, tout ce que tu ne peux accomplir toi-même, et ainsi je ne verrai en toi rien qui ne me paraisse parfait. Comme un fidèle serviteur est toujours à la volonté de son maître, ainsi mon Cœur sera désormais toujours à ta disposition, pour réparer à chaque instant toutes tes négligences ! »

Le Sacré-Cœur devenait le serviteur de Gertrude pour réparer ses négligences. Elle trouvait tout à fait messéant que le Cœur du Seigneur, le plus précieux trésor de la Divinité, la source unique de tous les biens, l'assistât, elle si chétive, comme un serviteur aux ordres de son maître, pour suppléer à toutes ses infidélités. Mais Notre-Seigneur la rassura par cette comparaison : « Si tu avais une voix flexible et sonore, ne serais-tu pas heureuse de la substituer à une voix désagréable et discordante ? Eh bien ! il en est ainsi de mon Cœur divin ; il connaît la faiblesse et l'inconstance de l'homme, et il désire d'une ardeur incroyable que tu l'invites, sinon de paroles, au moins de quelque signe, à te remplacer et à exécuter pour toi ce que, de toi-même, tu es complètement incapable de faire. Tu sais que pour le faire il a une vertu toute-puissante et une sagesse inimitable ; la douceur et la bonté, qui me sont naturelles, n'ont qu'un désir, qui est de s'en acquitter avec joie et bienveillance ! » III, 25.

O Cœur sacré, nous ne refuserons pas vos services ! venez suppléer à tout ce qui est imparfait dans la récitation de l'Office divin.

Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ fit donner un jour, à Gertrude, une leçon par l'ennemi du genre humain. Elle nous serait peut-être plus profitable qu'à la sainte bénédictine. — Celle-ci récitait avec peu d'attention les Heures canoniales ; elle aperçut à côté d'elle le démon, qui acheva, comme en se moquant, les paroles du psaume *Mirabilia testimonia tua* ; il le fit en syncopant, c'est-à-dire en, supprimant quelques syllabes à chaque mot, par précipitation. Après avoir ainsi achevé le verset, il lui dit : « Ton Créateur, ton Sauveur et ton Amant a bien placé ses bienfaits ! toi, qui dis bien d'ailleurs ce que tu veux, lorsque tu lui parles, tu le fais avec tant de précipitation, que tu as déjà passé, dans ce psaume, tant de lettres, tant de syllabes, et tant de mots. » Elle comprit par là que si cet ennemi rusé avait compté si exactement et par le menu toutes les lettres et les syllabes de ce psaume, il devait, après la mort, porter une terrible accusation contre ceux qui habituellement récitent les Heures avec précipitation et sans attention. III.32.

Tachons donc de chanter les psaumes à la gloire de Dieu, avec autant de dévotion que Gertrude le faisait habituellement ; et les paroles qui s'échapperont de nos lèvres et de nos cœurs, s'élanceront comme une flèche aiguë vers le Cœur de Jésus, pour le pénétrer profondément, l'émouvoir d'une joie inexprimable, et en faire jaillir la grâce pour nous et la gloire pour les saints. III, 24.

CHAPITRE III

Le Sacré-Cœur est Médiateur entre Dieu et les hommes ; aux hommes il donne la grâce.

La seconde fonction du Sacré-Cœur, en tant que Médiateur entre Dieu et les hommes, est d'intercéder pour nous et de nous obtenir la grâce. Il l'a fait sur l'arbre de la croix, il le fait encore au ciel, et il le fera jusqu'à la fin des siècles.

Le vendredi saint, au moment où on lisait dans la Passion que Joseph enleva le corps de Jésus, Gertrude dit au Seigneur : « Il a été donné à ce bienheureux Joseph d'avoir entre ses mains votre corps très sacré. Seigneur, que me donnerez-vous à moi, malgré mon indignité ? » Tout aussitôt le Seigneur lui présenta son très doux Cœur sous la forme d'un encensoir d'or ; il en sortait des flots de fumée odorante et suave qui montaient vers Dieu le Père, chaque nuage pour une des espèces d'hommes rachetés par la mort du Seigneur. Alors, suivant les rites bénis de l'Église, après la Passion on récitait les oraisons pour tous les ordres de l'Église en fléchissant le genou ; ces oraisons semblaient se mêler et monter ensemble avec cette fumée d'un parfum si agréable qui s'élevait du Cœur divin, et cette union leur donnait un éclat merveilleux et un parfum délicieux.

Gertrude conclut en disant : « Que chacun s'applique donc, en ce jour, à prier avec plus de dévotion pour l'Église, en union de la Passion de Jésus-Christ, d'autant que la Passion donne toujours plus de valeur à nos prières auprès de Dieu le Père. » IV, 26.

Cette médiation du Cœur sacré en notre faveur n'est pas seulement un acte transitoire et qui se répète par intervalles, elle est perpétuelle. Notre-Seigneur le fit comprendre à son épouse dans un sermon qu'il lui adressa lui-même.

« Vous savez, mon Bien-Aimé, lui dit-elle un jour, que j'aimerais à entendre le sermon, si je n'étais pas retenue par la maladie. »

Le Seigneur lui dit : « Veux-tu, ma bien-aimée, que je prêche moi-même. — Très volontiers », dit-elle.

Alors le Seigneur la fit reposer sur son Cœur, en sorte que son âme était tout appliquée à ce Cœur divin. Après quelques instants de ce doux repos, elle sentit dans le Cœur du Seigneur deux battements admirables et d'une douceur extrême, et le Seigneur lui dit : « Chacun de ces battements opère le salut de l'homme en trois manières. Le premier battement opère le salut des pécheurs ; le second celui des justes.

« Par le premier battement : 1° Je parle sans intermission à Dieu le Père, l'apaisant, comme il convient, pour les pécheurs et l'inclinant à la miséricorde. 2° Je m'adresse à tous les saints, et après avoir excusé devant eux les pécheurs, avec le zèle et la fidélité d'un frère, je les excite à prier pour eux. 3°

Je m'adresse au pécheur lui-même ; je l'appelle miséricordieusement à la pénitence et j'attends avec un désir incroyable sa conversion. »

Le second battement du Sacré-Cœur a aussi un triple contre-coup : sur Dieu le Père, sur les saints, sur l'âme des justes.

« Par ce second battement : 1° Je m'adresse à Dieu le Père, pour l'inviter à se réjouir avec moi, de ce que j'ai employé si utilement le prix de mon sang pour la rédemption des justes, et de ce que j'ai la joie de trouver dans leur cœur une si grande variété de délices. 2° Je parle à toute la milice céleste, afin que tous ensemble louent la vie si admirable des justes, et qu'ils me remercient de tous les bienfaits qu'ils ont reçus de moi et qu'ils en recevront encore. 3° Enfin je m'adresse aux justes eux-mêmes, en leur prodiguant mes faveurs pour leur salut, et en les avertissant fidèlement de progresser de jour en jour, d'heure en heure.

« Le battement du cœur de l'homme n'est pas arrêté par le travail de la vue, de l'ouïe, ni des mains, mais il continue toujours d'avoir son mouvement ; de même le gouvernement du ciel et de la terre, la conduite de l'univers, ne pourront jamais jusqu'à la fin du monde suspendre, même pour un instant, ce double battement de mon Cœur divin, ni l'arrêter, ni le ralentir, ni l'entraver en quelque manière que ce puisse être. » III, 51.

Ainsi nous sommes tous, dans le Cœur sacré, l'objet de ses ineffables battements. Nous y sommes pour être présentés à Dieu le Père, pour être recommandés aux saints, pour être excités directement à la conversion ou à la persévérance.



Table des matières

CHAPITRE XVI Preuves de la mission de Gertrude. prophéties et des miracles.	Le don des 3
I LE DON DE PROPHÉTIE	3
II LE DON DES MIRACLES.....	4
CHAPITRE XVII Deuxième preuve de la mission de Gertrude : le témoignage de ses contemporains.	7
CHAPITRE XVIII Troisième témoignage de la mission de Gertrude : sa sainte vie.....	12
CHAPITRE XIX La confiance de sainte Gertrude	16
CHAPITRE XX L'humilité de sainte Gertrude	19
CHAPITRE XXI Jugements sur la doctrine et la sainteté de sainte Gertrude	21
LIVRE II La doctrine de sainte Gertrude sur le Sacré-Cœur.....	24
CHAPITRE I Le Sacré-Cœur est le Médiateur entre Dieu et les hommes.	24
CHAPITRE II Le Sacré-Cœur supplée devant son Père à l'imperfection de nos louanges.	27
CHAPITRE III Le Sacré-Cœur est Médiateur entre Dieu et les hommes ; aux hommes il donne la grâce.	30